L'AUTOMNE

A MESDEMOISELLES MARIE ET LAURA DÉNÉCHAUD

Le ciel n'a plus d'azur ; l'atmosphère est de glace ;
Le soleil comme un pauvre affaiblit tous les jours ;
Sur l'arbre dépouillé que le frimas enlace,
L'oiseau ne chante plus ses suaves amours.

La nature a souillé la robe éblouissante
Qui paraît les coteaux de ses replis soyeux ;
Les fleurs ont disparu ; l'abeille ravissante
Ne dote plus nos bois de son miel savoureux.

Les profonds océans, grandis par les orages,
Font retentir les airs de lugubres sanglots,
Et, gravissant soudain la pente des rivages,
Ils balayent le sol de leurs terribles flots !

Tel on voit le lion, pris d'une rage immense,
Détruire les barreaux de sa prison de fer,
Et bondir tout à coup sur la foule en démençe
Qui recule devant ce nouveau Lucifer !

Ainsi les océans, ces monstres redoutables,
Sèment partout l'effroi, le malheur et le deuil ;
Déroutant avec bruit leurs flots épouvantables,
Ils inondent les prés, les bourgs en un clin-d'œil !...

* *

Quand tu parais, automne, aussitôt la tristesse
Sur notre front serein pose son noir bandeau ;
Car tu ravis aux champs leur brillante jeunesse,
Tu fais luire des jours sombres comme un tombeau !

Au vieillard que les ans inclinent vers la tombe,
Et qui plonge son cœur aux sources des plaisirs,
Tu dis : "Lève la tête et vois ce fruit qui tombe :
Ainsi tu tomberas avec tes vains désirs !"

A ceux qui prennent place au banquet de la vie
Et que les durs chagrins ne visitent jamais,
Tu dis : "L'oiseau chantait, hier, dans la prairie,
"Mais seul le vent plaintif chantera désormais !"

"D'un souffle j'ai brisé sa voix enchanteresse,
"Les tremolos d'amour qu'il lançait vers les cieux :
"Ainsi, quand sonnera l'heure de la vieillesse,
"S'en iront vos bonheurs et vos rêves joyeux...."

L'automne de la vie est la fidèle image :
Les jours calmes et doux, sont nos jours sans remords ;
Les bosquets dépouillés, rappellent le vieil âge,
La neige et les frimas, le froid linéal des morts !

Eh bien ! puisque l'automne est pleine d'éloquence,
Inclinons tous nos fronts devant sa majesté !
En suivant ses conseils, nous aurons l'assurance
De contempler Jésus pendant l'éternité !

Québec, Novembre 1881.

J. B. CAUETTE.

LES
RÉVOLTES DE SIMONEPAR
ANDRÉ MOUEZY

II

(Suite)

Mme d'Hérigny à Mme Etienne Clarvey.

"J'ai tort de me révolter, dis-tu ? Tu me parles de patience
et d'oubli, tu me prêches doucement, comme un enfant mutin,
prêt à sourire, la figure couverte de larmes..."

"Tu invoques la loi de la souffrance, tu crois que je la repousse
d'instinct, et que je me suis enfuie à la première morsure
de la douleur, épouvantée de ma blessure, trop lâche pour
essayer de la guérir. Tu crois enfin que j'espérais beaucoup de
la vie, et qu'il a suffi d'une seule déception pour m'abattre."

"Gabrielle, nous avons grandi tout près l'une de l'autre ; la
même main a souvent agité nos deux berceaux, et mon cœur
se rappelle trop fidèlement ce temps paisible pour que le tien
ait oublié. Fut-il jamais une enfant plus facile à satisfaire que
moi ? Livrée à mes seules ressources, quand on m'ent séparée
de toi, je ne connus pourtant pas l'ennui ; un rayon de soleil
me jetait dans l'extase ; une caresse me faisait pleurer de joie..."

"Et tu crois que l'enfant rêveuse et naïve, si facile à con-
tenter, est devenue, sans autre cause que les mensonges ordi-
naires de la vie, une femme désespérée, méfiante, haineuse ?...
haineuse ! je te vois sourire :

"Haineuse, dis-tu, elle, ma Simone !"

"C'est vrai, cependant."

"Dans le chaos de sensations qui se heurtent et se confondent
en moi, la haine domine. Haine impuissante, mais implacable,
contre ce monde misérable qui m'a faite ce que je suis, en me
laissant la mémoire de ce que j'étais, et l'affreux regret de ce
que j'aurais pu être..."

"Tu admetts que j'ai souffert... mais que sais-tu de cette
souffrance ? Sais-tu qu'on a pris de la boue à pleines mains
pour en souiller ma pureté d'enfant ? Sais-tu que j'ai vu des
mères écarter leurs filles de moi, comme d'une brebis pesti-
férée ? Sais-tu qu'une charité cruelle a mis sous mes yeux ces
lignes que je n'oublierai plus, et qui résument ce que je puis
attendre de la justice des hommes ?"

"Elle est belle... elle est riche... mais trop fière. On a
beaucoup parlé d'elle... médisance ou calomnie, il en reste
quelque chose... désormais... c'est une fleur fanée."

"Et pourquoi, grand Dieu ! m'a-t-on arrachée à cette soli-
tude obscure qui est la vraie sauvegarde de la femme ? pour-
quoi m'a-t-on méprisée ainsi ? Parce que j'ai été juste, loyale,
généreuse, sincère ; parce que, frémissante devant l'outrage,
sans un bras pour me venger, sans une mère pour me guider,

j'ai souffleté la lâcheté cupide d'un homme avec la seule arme
qui restait à ma faiblesse."

"Te raconterai-je mon triste roman ? hélas ! il faut bien
avouer la pensée qui me fait hésiter... si tu allais ne pas me
croire !"

"Oui. J'en suis venue là. Forte de ma propre estime, que
j'ai conservée entière ; sûre de ton cœur... Je l'ai vu à l'é-
preuve ! malgré moi, je tremble encore..."

"Mon mariage s'est décidé très vite. Je connaissais à peine
mon père ; depuis son second mariage, depuis dix ans, je
l'avais aperçu au parloir, quelques heures à peine ; son regard
morne et sa contenance embarrassée me paralysaient. Je l'ai
mais pourtant, mon pauvre père ! j'aurais voulu déverser sur
lui toutes les tendresses perdus de mon cœur... je n'osais
pas..."

"J'habitais sa maison depuis six mois à peine, que je pou-
vais déjà me rendre compte des difficultés de ma vie dans ce
milieu tourmenté."

"Sans être méchante, ma belle-mère n'avait pas la moindre
notion de ce tact exquis, vertu souveraine de la femme. Elle
aimait son mari, mais ne savait pas lui épargner les mille tra-
casseries de l'existence journalière, si absorbantes quand elles
viennent compliquer une gêne voisine de la pauvreté."

"Injuste à mon égard, elle me rendait responsable du cap-
rice de la destinée qui m'avait faite riche, alors que ses en-
fants, mes pauvres petits frères, étaient nés et devaient vivre
pauvres. Cette fortune dont j'étais innocente, et qui ne m'a-
vait donné aucun bonheur, éleva, dès le principe, une barrière
entre nous ; je la sentais jalouse et irritée. Je la redoutais
comme une coupable, et de cette froideur craintive, comman-
dée par sa propre attitude, elle me faisait un crime."

"Je vis Roger d'Assy trois fois, puis on me dit qu'il désirait
m'épouser. Je devinais sans peine que ma présence créait à
mon père un tourment de plus, et je sentais péniblement l'in-
différence hostile qui m'entourait. Le comte était empressé,
il m'adressait des paroles flatteuses, et m'associait, en souriant,
à ses projets d'avenir... Je crus, dans ma folie, que c'était là
l'amour."

"L'idée ne m'était pas venue qu'on pût m'aimer, non...
—non profanons pas le mot !—qu'on pût me vouloir seulement
parce que j'étais riche... je n'analysais pas mes sentiments
personnels, sûre que, s'il le voulait, je serais pour lui une com-
pagnie dévouée et fidèle."

"Sa mère, la comtesse d'Assy, me faisait peur ; le regard
de ses yeux bleu pâle pesait sur mon front, tranchant comme
l'acier ; elle ne m'aimait pas, elle me subissait, et cette con-
trainte était visible et blessante."

"Un soir, huit jours avant mon mariage, mon père me remit
en palissant les écrans qui faisaient partie de mon héritage.
Comme je touchais en tremblant ces diamants qui ont paré la
mère inconnue que je pleure chaque jour, madame d'Assy m'en-
leva un des colliers, et le faisant miroiter aux feux des lampes :
"—Voyez, Roger, dit-elle, avec un sourire satisfait, ce bijou
seul est une fortune."

"Prenant alors ma main, elle la pressa pour la première
fois avec un semblant d'affection."

"Cette caresse me troubla, et je regardais son fils, mon
fiancé."

"Roger ne soutint pas mon regard ; il ferma brusquement
l'écrin, et rougit."

"—Suis-je donc si riche ? demandai-je le lendemain à mon
père, en me retrouvant seule avec lui."

"—Mon enfant, tu es fort riche, en effet, dit-il avec un sou-
pir en passant sa main sur son front."

"Je regardai avec effroi ses traits altérés et vieillis, et saisis
d'un irrésistible désir de lui parler une fois au moins de mes
appréhensions, de ses chagrins, de ma timide et sincère ten-
dresse, je nouai mes bras autour de son cou."

"—Mon père aimé, murmurai-je, êtes-vous riche, vous ?
Mes frères le seront-ils ?"

"Il tressaillit, et se dégagea doucement."

"—Mes fils sont comme moi, Simone, dit-il. Ils sont
pauvres."

"—Et cela vous afflige ?"

"—Je puis les faire vivre aujourd'hui, mon enfant, mais je
suis vieux, bientôt je leur manquerai, et cette crainte n'est
une lourde croix. Ta mère m'avait tout donné, sa jeunesse,
sa beauté, sa fortune... mais je la payais en retour d'une
affection si profonde et si absolue, que je n'en étais pas humili-
lié. Ce fut une félicité complète, un rêve de bienheureux...
nous t'avions ardemment désirée. Tu fus reçue avec une ivresse
folle, hélas ! et ta mère mourut en souriant, au milieu des pre-
mières joies que tu lui donnais..."

"Deux larmes roulaient lentement sur ses joues flétries. Je
le regardai avec surprise, et il devina ma pensée."

"—Nous étions trop jeunes et trop heureux pour songer à
l'avenir, mon enfant, dit-il, et je n'avais jamais admis la pos-
sibilité de la perdre ou de lui survivre."

"Quant à mon second mariage, pense à mon effroyable isole-
lement ! Puis, je croyais te rendre une mère, Simone."

"—Ah ! murmurai-je, le cœur serré par un presentiment
cruel, une mère ne se remplace pas."

"J'embrassai mon père, et je sortis chancelante."

"L'enfant était morte, la femme s'était subitement éveillée,
secouant et dépouillant son ignorance comme un lange. Mais
que de déchirements dans ce réveil !"

"Quelques heures avant, la comtesse d'Assy, adressant à mes
bijoux le sourire qu'elle avait toujours refusé à la fiancée de son
fils, m'avait enseigné le soupçon, et je gardais comme une épine
au fond du cœur l'impression causée par la rougeur subite de
Roger, se troublant sous mon regard. Les cheveux blancs de
mon père et les anxiétés qui tremblaient dans sa voix venaient
de m'apprendre les luttes et les devoirs de la vie."

"En huit jours, je sus ce que c'était que vouloir, combattre,
agir. Il me fallut vaincre des résistances, acheter la discrétion
des uns, dissiper l'incrédulité des autres. Il me fallait jouer
un rôle, moi confiante et naïve ; rien ne m'arrêta ; j'accomplis
un acte de justice que ma mère aurait béni, en m'appauvrissant
au profit du père et des frères que je chérissais, et faisant dispa-
raître du même coup une inégalité dont je rougissais."

Le soir venu, le soir du dernier jour, pendant que les invités
se réunissaient sous la haute surveillance de Mme d'Assy, arri-
vée la veille, Roger m'offrit son bras, et m'entraîna doucement
dans une allée étroite et sombre."

"Quand nous fûmes loin, sous ce ciel que perçaient les pre-
mières étoiles, enveloppés d'un calme reposant, une détente
soudaine se fit en moi. Après les difficultés et les terreurs de
ces heures décisives, je sentais un immense désir de paix et
d'espoir... Je regardai Roger ; il était beau sous la lueur
adoucie du crépuscule, ses yeux brillaient d'une douce flamme."

"A ce dernier instant, pensai-je, en face de cette nature si
belle, seul près de moi, il ne pourra pas mentir, et sa sincérité
décidera de notre avenir, car, s'il est bon et s'il m'aime, je
l'aimerai."

"—M. d'Assy, lui dis-je sans réflexion, sans retenue, entrai-
née par cette soif de vérité dont je souffrais à mourir, si j'étais
pauvre... m'aimeriez-vous ? m'épouseriez-vous ?"

"Il eut un brusque mouvement de recul, si brusque que mon
bras passé sous le sien retomba."

"—Qu'avez-vous, Simone ? murmura-t-il sourdement ; puis,
reprenant mon bras et me couvrant tout entière de son regard
ardent :"

"—Riche ou pauvre, je vous adore, dit-il, car vous êtes belle
à ravir les anges."

"—Mais cette beauté vous suffirait-elle... seule ? répondez-
moi, je vous en supplie, Roger."

"Un éclair bleuâtre, un de ces longs éclairs dont le ciel est
silloné pendant les soirs d'été, passa rapide à l'horizon."

"Le regard du comte d'Assy croisa le mien, et il hésita...
le temps que mit cet éclair à s'éteindre... Nous entendions
marcher dans les allées voisines, on nous cherchait."

"Il m'entoura de ses bras, et effleura de ses lèvres mon front
et mes cheveux."

"—Je t'aime, dit-il !"

"Je m'enfuis éperdue, affolée, presque heureuse."

"Dans le salon, on causait, on riait, les lustres jetaient
leurs flots de lumière sur la verdure et les fleurs. Ce bruit me
fit mal, cette clarté m'éblouit, et je regrettai l'allée sombre qui
s'était éclairée pour moi d'un rayon d'espoir."

"Le comte d'Assy n'écouta pas la lecture monotone du con-
trat, il murmurait de tendres paroles, en pressant ma main
qu'il avait gardée dans les siennes."

"Parmi le murmure poli des voix assourdies, je ne distin-
guais plus, depuis quelques minutes, le timbre toujours haut
et bref de la comtesse ; le notaire arrivait à l'énumération de
mes biens : elle écoutait."

"Soudain, sa voix vibra, claire et impérative :

"—Roger, disait-elle, venez près de moi, je vous prie."

"Mon fiancé se leva à regret."

"—Je reviens, dit-il, ma Simone."

"Un voile passa sur mes yeux."

"—Adieu... murmurai-je... sans avoir conscience de ma
pensée."

"La mère et le fils s'étaient enfermés dans un salon voisin,
nous distinguions le bruit d'une discussion animée ; les no-
taires sortirent de leur tour, bientôt mon père les suivit."

"Au milieu de l'étonnement général, personne ne songea à
prendre près de moi la place laissée vide... et je restai seule
pendant que ma vie se décidait, pendant qu'on me marchandait."

"Je souffrais un étrange supplice, mais ce que j'avais fait,
je me savais gré d'avoir osé le faire."

"Cela dura dix minutes. On m'accordait, paraît-il, l'hon-
neur d'une discussion... Enfin, mon père reparut, pâle comme
un spectre. Tous l'entourèrent. Il ne vit rien, n'entendit rien,
et vint droit à moi."

"Simone, dit-il, mon enfant... rien n'est définitif. Il est
temps encore... ta générosité va briser ton avenir."

"—Dites plutôt, mon père, qu'elle me sauve ! m'écriai-je."

"Et, le retenant à deux mains, je le forçai de s'asseoir près
de moi."

"Le notaire de la famille d'Assy reparut bientôt, balbutiant
quelques excuses banales. Il parla d'indisposition, de malen-
tendus... le pauvre homme, son rôle était dur ! Moi, j'écou-
tais le roulement d'une voiture qui s'éloignait, et dont les roues,
broyant à chaque tour une illusion ou un rêve de mon pauvre
cœur, y imprimaient leur trace sanglante..."

"Tu crois que ce fut tout, peut-être ? Tu ne sais rien."

"Dans l'excitation de cette scène, je souffris peu d'abord ; il
fallait sauver ma dignité de femme ; pour cela, j'appelai à mon
aide tout ce que j'ai de courage et de fierté, et je distribuai
autour de moi de tranquilles sourires. On me crut indifférente,
ou prévenue, ou rassurée d'avance sur le résultat final."

Tout était dit, ma vie était perdue, manquée. Je me retrou-
vai seule, gardant aux lèvres un sourire de commande, pendant
que je marchais au hasard à travers le joyeux désordre de ma
chambre. Les cachemires et les dentelles débordaient des tiroirs
entr'ouverts. Les diamants scintillaient dans leurs écrins de
velours ; sur le canapé bleu, ma robe de mariée s'affaissait,
comme abandonnée... Je sentais mon front brûler et se briser
dans le cercle de fer qui l'étreignait... puis il me vint au cœur
une douleur aigue. Je tombai sur le divan même, et la tête
plongée dans ce fouillis de moire, de rubans et de fleurs, je
perdis conscience de moi-même."

"Y avait-il dix minutes ou deux heures que je dormais ? la
notion du temps m'échappait. Ma belle-mère entra."

"Rien ne pouvait m'être plus pénible que l'intervention de
cette femme cruellement indiscrette."

"J'aurais voulu prier, pleurer... me débattre dans mon
angoisse, mais seule, puisque je n'avais pas de mère..."

"Elle s'approcha, timide et presque servile."

"—Ne vous désolerez pas, Simone, dit-elle ; tout n'est pas fini,
il vous écrit. Voici un mot qu'il a remis ce matin à votre
femme de chambre, en lui donnant 100 francs pour avoir votre
réponse."

"Il avait foi, parce que j'étais moins riche... et que, son
chiffre étant fixé, je ne remplissais plus le programme. Mainte-
nant, il m'écrivait. Et ma belle-mère, docilement, me tendait
cette lettre comme le baume destiné à panser ma blessure."

"Le papier me brûlait, j'ouvris pourtant."

"Mon ange adoré, disait Roger... je suis tombé du paradis,
"je souffre plus que vous."

"—Qui donc lui avait dit que je souffrais !"

"Je dépens de ma mère, et j'ai dû obéir, mais vous savez
"que je vous aime, et que nous ne pouvons pas vivre séparés."

"Accordez-moi quelques minutes ce soir, chez vous, à dix
"heures, si vous voulez ; votre femme de chambre me con-
"duira... ne refusez pas de me rendre la vie... en me ren-
"dant l'espoir."

"Puis, quelques phrases encore aussi maladroites... aussi
outrageantes."

"Que pensait-il, Gabrielle ? Me voulait-il pour maîtresse !
C'est possible, après tout. J'étais simple, j'étais crédule...
j'étais belle... et il m'avait aimée... jusqu'à concurrence
d'un million..."

"Ma belle-mère se rapprocha de moi."

"—Eh bien, chère enfant, dit-elle, êtes-vous consolée ?"

"Consolée ! oui, j'étais. Comme le feu absorbe l'eau, la
rage avait bu mes larmes."

"—Vous aviez raison, madame, dis-je froidement. C'était
partie remise. Ce soir nous recommencerons."

"Elle pâlit, la pauvre femme... mais cette angoisse de
mère, j'en eus pitié."

"—Ne craignez pas, repris-je plus doucement. Rien n'est
changé... rien ne peut changer désormais à ce que j'ai ré-
solu. Seulement... laissez-moi, voulez-vous ?... je meurs
de fatigue..."

(La suite au prochain numéro.)